Document generated on 10/12/2024 3:42 a.m.

24 images

L'homme sans qualités
Affliction de Paul Schrader

André Roy

Number 96, Spring 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24932ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Roy, A. (1999). Review of [L'homme sans qualités / *Affliction* de Paul Schrader]. *24 images*, (96), 51–51.

Tous droits réservés © 24 images, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'HOMME SANS QUALITÉS

PAR ANDRÉ ROY

Sissy Spacek et Nick Nolte dans ce qui est certainement le meilleur film de Paul Schrader.

Affliction est certainement le meilleur film de Paul Schrader — dont les qualités de scénariste sont plus faciles à démontrer que celles de réalisateur. Que Schrader fût aidé dans son exploration de la désespérance d'un homme nommé Wade Whitehouse (interprété magnifiquement par Nick Nolte) par le livre de Russell Banks, l'un des grands écrivains actuels, qu'il a adapté fidèlement, il n'y a pas de doute. Que derrière la caméra se trouve Paul Sarossy qui avait signé la photographie de ***The Sweet Hereafter*** d'Atom Egoyan, adaptation d'un autre roman de Banks, explique encore en partie la réussite du cinéaste. Mais que Paul Schrader, après quelques malheureux détours (comme ***Mishima***), revienne également à son sujet préféré (la déchirure entre la conscience individuelle et la conscience collective) et adopte la formule de la fable contemporaine sur la lutte du Bien et du Mal (rappelons, entre autres, son scénario de ***Taxi Driver***), cela ajoute à la richesse et à la force de ce film bifide.

Bifide? Trifide plutôt, car ***Affliction*** est tissé de trois histoires. La «tragédie d'un homme ridicule», perdu pour les siens et pour lui-même, est illustrée à la fois par une histoire d'amour, un drame social et un film policier[1]. Récit au passé, raconté en voix off par le frère de Wade, Rolfe, le film évoque la fin de parcours d'un homme dans la quarantaine, fin symbolisée par l'échec familial (Wade est séparé de sa femme et ne réussit pas à avoir la garde de sa petite fille) et amoureux (d'une serveuse qui le quittera), et par l'échec social et communautaire (Wade est un policier travaillant à mi-temps, se mettant à dos son patron, tout en essayant de résoudre un meurtre commis par un copain). Pourtant ces trois genres narratifs ne complexifient pas tellement la fiction qu'ils ne la *décomposent*.

Affliction est étrangement linéaire, chaque séquence, bloc insécable, s'ajoutant à l'autre, dans un inexorable déroulement des faits qui n'occulte, pourtant, ni affects ni sentiments. Cette linéarité est plombée même, pesante (sans être lourde), étouffante, comme l'est l'atmosphère de ce petit village du New Hampshire, véritable métaphore de l'enfer social, enfer figé par le froid et la neige qui anesthésient tout.

Le récit, confondant trois stratégies narratives qui font appel tour à tour à la romance, au psychodrame et au suspense sans qu'aucune n'ait le haut du pavé sur l'autre, n'est pourtant pas déflationniste (chaque scène a son tempo, ses moments de repos et de crise). Le cinéaste y montre sur le mode mineur, *mezza voce*, le cul-de-sac auquel est arrivée la vie d'un homme qui a vu son enfance broyée par un père alcoolique (James Coburn est extraordinaire), son mariage, raté, et ses relations, brisées. Une vie éteinte qui a son répondant dans les paysages hivernaux monochromes et monotones. Paul Schrader fixe littéralement (comme l'entomologiste épingle le papillon) Wade Whitehouse (remarquez le nom) sur ce fond de paysage indistinct et glacial. Voici un pauvre hère, sorte de gros ours mal léché, alcoolique, misogyne et impuissant, dans toute sa vulnérabilité et sa souffrance (soulignée par son mal de dents et ses bras en croix lorsqu'il dirige la circulation), que le dédale des sentiments égare et que les souvenirs d'enfance empêchent de fonctionner normalement, le transformant en parangon de la négativité de toute aventure humaine.

Cette aventure n'est pas éphémère, mais éternelle, comme le signifie l'utilisation de la voix off du frère. Elle a fait de Wade cet homme sans qualités, qu'un cinéaste regarde avec distance et compassion sans pouvoir le sauver[2]. Sombre et impénétrable, ***Affliction*** est une fiction de l'irrésolution. ■

1. On pense à ***Fargo*** des frères Coen, à cause de l'hiver et de l'état de déréliction des personnages. Mais là où finit le comique commence le drame.
2. Contrairement à Atom Egoyan qui a changé la fin, violente, du livre de Banks en un happy end un peu mou, Paul Schrader, lui, n'écarte pas celle que le romancier a choisie.

AFFLICTION
États-Unis 1998. Ré.: Paul Schrader. Scé.: Schrader, d'après Russell Banks. Ph.: Paul Sarossy. Mont.: Jay Rabinowitz. Mus.: Michael Brook. Int.: Nick Nolte, Sissy Spacek, James Coburn, Willem Dafoe, Mary Beth Hurt. 115 minutes. Couleur. Dist.: Lions Gate.